

Retrouvailles

Les yeux fixés sur cette minuscule tache orange à la surface de l'eau, elle attendait de la voir disparaître. Le temps en suspens, l'esprit centré sur cet objet flottant attaché à un fil invisible, métaphore de sa vie.

Elle avait retrouvé tout son matériel au fond du garage : deux cannes à pêche, une boîte compartimentée avec à l'intérieur les hameçons, le fil, les plombs, deux ou trois lignes prêtes à être utilisées qu'elle avait montées vingt ans plus tôt. A l'époque, elle était déjà prévoyante et lorsqu'elle montait ses lignes, elle en préparait toujours plus qu'il n'en fallait, au cas où. La pêche, c'est son instituteur qui lui en avait donné le goût. Pendant les vacances scolaires, à l'école de pêche de Bizernig, il enseignait aux enfants du coin les rudiments de ce qui était pour lui son principal loisir. Elle y était allée deux ou trois fois, histoire de savoir correctement monter une ligne, fabriquer son amorce. Mais ce qu'elle aimait surtout, c'était l'idée d'avoir encore à apprendre des choses de Jo alors qu'elle l'avait quitté trois ans plus tôt à la sortie de l'école primaire. Il lui avait appris tout ce qu'un instituteur doit apprendre à ses élèves avec en plus ce que les meilleurs d'entre eux parviennent à transmettre : le plaisir d'apprendre, d'écrire, de découvrir le monde.

« La pêche, c'est pour les filles », disaient certains de ses camarades.

Mais elle, elle aimait s'asseoir au bord du canal, quelques dizaines de mètres en amont de l'écluse du Gwaker. Alors, elle déballait tout son matériel, fixait la ligne sur sa canne, la lançait dans l'eau où le vers accroché à l'hameçon plongeait lentement, entraîné par les plombs et enfin retenu quelque part dans les profondeurs du canal par le flotteur resté à la surface. Et là, il fallait attendre. Concentrée au début, elle se laissait pourtant très vite aller à ses rêveries d'adolescente. Les rives du canal étaient déjà pour elle le halage de ses pensées.

Une demi-heure passa. Rien. Un léger vent se mit à souffler ondulant la surface jusque là presque lisse de cette eau sombre. Les feuilles des grands peupliers frémissaient. On entendait au loin les moissonneuses batteuses qui se pressaient d'achever la récolte. On annonçait de la pluie dans la soirée et le temps serait humide pendant plusieurs jours d'après le Télégramme. Soudain, la tache orange s'enfonça dans l'eau avant de refaire aussitôt surface. Elle sortit alors de sa torpeur et vit à nouveau le flotteur plonger, sans réapparaître cette fois. La ligne se déplaçait. Il y avait quelque chose au bout. Elle remonta sa canne lentement et vit à l'extrémité de l'hameçon un petit gardon qu'elle approcha de la rive. Elle releva encore un peu la canne et attrapa la victime dans ses mains. Elle sourit et ressentit en cet instant la même satisfaction qu'elle éprouvait à l'époque, démesurée face à la taille ridicule de sa prise. Elle retira délicatement l'hameçon et remit à l'eau le gardon. Elle piqua un vers au bout de sa ligne qu'elle lança à nouveau.

Retrouver qui elle était, c'est peut-être ce qu'elle venait chercher. Elle n'avait pas pu se résoudre à vendre la maison. Elle n'avait pas pu y revenir non plus depuis. C'est son frère qui passait de temps en temps pour aérer, tondre la pelouse, tailler les haies. Lorsqu'elle avait quitté la région treize ans plus tôt, elle avait pourtant ressenti un sentiment de liberté. Elle avait un travail, un bon salaire. Elle allait enfin pouvoir mener sa vie comme elle l'entendait, pouvoir s'installer dans une grande ville, loin de cet endroit perdu et si lugubre l'hiver. Certes, l'Education nationale ne lui avait pas offert un poste dans un établissement réputé de Paris. Il avait fallu se confronter aux enfants de la banlieue. Mais ce fut pour elle un défi à relever. Elle

n'avait pas alors imaginé toutes les difficultés auxquelles elle a ensuite été confrontée, du moins dans ses premières années d'enseignement. Revenir au pays était alors devenu pour elle une respiration. Mais elle ne restait jamais très longtemps, quelques jours, juste le temps de voir que rien n'avait changé.

Lorsque son frère l'avait appelée un soir d'octobre deux ans plus tôt pour lui dire qu'il fallait qu'elle rentre au plus vite, que c'était grave, elle avait senti tout son univers s'effondrer. Leur père était mort alors qu'ils n'étaient que de jeunes enfants. Ils avaient parfois éprouvé un manque mais leur mère avait toujours fait en sorte que son chagrin et l'absence de l'homme qu'elle avait aimé ne soient pas perceptibles. C'était une femme qui avançait coûte que coûte dans la vie avec toutefois une certaine légèreté qui lui permettait d'avoir des fous rires même dans les situations les moins drôles. C'était sa manière à elle de les surmonter. Un AVC. Le coma. Plus rien à faire, à espérer. Plus aucun fou rire. Encore vivante mais déjà plus là. Ronan avait tout géré, l'hôpital, les pompes funèbres, l'église, le crématorium.

« Pourquoi aller à l'église?, lui avait-elle dit, Maman n'est pas croyante. »

Mais Ronan savait à quel point les gens du pays l'appréciaient. Elle était connue de tous. Il fallait donc que chacun puisse lui dire au revoir et la cérémonie à l'église était incontournable. S'il n'y avait eu qu'elle, il n'y aurait pas eu de cérémonie. La mort, il fallait l'évacuer le plus vite possible. Faire comme si elle n'existait pas. Se confronter tout de suite à l'absence. Ne pas vivre ce passage. Ne pas partager sa peine avec les autres. Ronan ressemblait davantage à leur mère dans son besoin d'être avec les autres dans les bons moments comme dans les plus tristes, dans son envie de ritualiser les passages importants de sa vie. Lorsqu'il s'était marié, il avait invité au moins deux cent cinquante personnes : la famille bien sûr mais aussi tous ses copains du foot, ses amis du cercle et du bagad, ses copains de fac. Toutes ces personnes étaient accompagnées de leur moitié et parfois même de leur progéniture. D'après les vieilles femmes du bourg, on n'avait pas vu de mariage comme ça depuis longtemps ! Leur mère avait été très fière de traverser la nef au bras de son fils ce jour là et de vivre le bonheur de cette journée. Ronan et sa femme avaient fait leurs photos « officielles » tout près de là où elle pêchait aujourd'hui, au bord du canal. C'est là qu'avec son frère, elle avait passé son enfance à faire du vélo, du canoë et des balades. Ce jour-là, elle s'était dit qu'elle ne se marierait jamais. Elle était venue avec Ludo bien sûr. Ils étaient ensemble depuis sept ans mais dans l'Education nationale, on ne se marie pas, on se « pacse », histoire de s'engager mais pas trop et surtout de pouvoir muter plus rapidement. La liberté, l'indépendance et aujourd'hui, la solitude.

Ludo l'avait quittée l'année dernière pour une de ses collègues un peu plus jeune. Après le décès de sa mère, les failles dans la personnalité qu'elle s'était forgée n'avaient cessé de se creuser. Elle ne supportait plus le bruit incessant des voitures, le béton, les bouchons, les élèves et les parents à qui il fallait sans cesse prouver qu'apprendre c'est important, en vain. Ils n'allaient plus depuis longtemps faire un tour à Paris le week-end, trop occupés à corriger leurs copies, préparer leurs cours chacun de leur côté, dîner chez des amis parfois. Une fois pas an pendant les vacances scolaires, ils s'offraient un voyage au Maghreb, en Egypte ou en Turquie pour se dépayser, profiter du soleil, casser la routine. Ils n'avaient pas d'enfant ; la question avait été assez vite réglée, elle voulait rester libre et Ludo, apparemment, avait accepté ce choix. Mais depuis quelques années déjà, elle qui avait toujours voulu enseigner parce qu'elle avait tant admiré ses professeurs ne supportait plus son métier que plus personne ne respectait, ni les élèves, ni les parents, encore moins sa hiérarchie. Du moins, c'est ce qu'elle ressentait. Et Ludo l'avait quittée.

Toutes les petites contrariétés qui s'étaient insinuées dans sa vie s'étaient multipliées

depuis le décès de sa mère. Face à cette femme, elle n'avait jamais voulu montrer qu'elle doutait, qu'elle pouvait se tromper, qu'elle était mal parfois. Alors, avec son absence, il n'y avait plus personne à qui prouver que tout allait bien, sinon à elle-même. En juin dernier, elle a annoncé sa démission au principal du collège, quitté son appartement de banlieue, dit au revoir à ses collègues. S'ils passent en Bretagne pour les vacances, ils pourront toujours venir la voir, d'autant plus que la vallée de l'Aulne, c'est très beau. Les touristes vont toujours sur la côte : Bénodet, Concarneau, la Pointe du Raz. Il faut venir dans le centre Finistère pour découvrir l'âme de la Bretagne. Elle leur avait tenu ce discours mais se doutait qu'ils ne viendraient pas. Prendre le risque de passer une semaine sous la pluie pour des personnes pour la plupart originaires du Midi, c'était impensable !

Quelques gardons avaient encore mordu à l'hameçon. Tous avaient regagné leur liberté. Elle rangeait maintenant son matériel. Il était 18 heures et finalement, le soleil perçait à travers les nuages. On ne pouvait décidément pas faire confiance à la météo du Télégramme. Elle aimait particulièrement la lumière du soir sur le canal. Elle se dit qu'elle pourrait aller jusqu'à l'Auberge du Pont en vélo. Elle avait rendez-vous avec Christian, son ami d'enfance qu'elle n'avait pas revu depuis l'hiver dernier. Elle se dépêcha de rentrer, rangea sa canne et sa boîte dépoussiérée à l'endroit où elle les avait trouvées le matin même. Puis elle monta à l'étage se doucher et s'habiller. Elle décida de mettre un jean et un petit pull bleu marine assez décolleté, décontracté mais sexy. Elle prit aussi un petit foulard à pois ayant appartenu à sa mère qu'elle glissa dans son sac : elle le mettrait dès les premières fraîcheurs du soir. Elle n'espérait pas que Christian succombe à son charme mais savait qu'il aimait qu'elle soit jolie. Elle se dirigea vers le garage, prit son vélo, vérifia que l'éclairage fonctionnait car elle rentrerait sans doute tard. En partant, elle salua la voisine et jeta un oeil sur sa droite vers le camping municipal presque vide. Quelques tentes éparpillées appartenaient probablement à ces cyclotouristes avec qui elle avait bavardé hier et qui profitaient de leurs vacances pour découvrir le canal à vélo de Nantes jusqu'à Brest. Elle traversa la passerelle du Gwaker et tourna sur sa gauche pour emprunter le chemin de halage.

Elle avait trois écluses à passer avant d'arriver au lieu de son rendez-vous. Entre celle du Gwaker et Le Moustoir, le paysage était souvent assez sombre : juste après le premier virage, le reflet des sapins qui poussaient sur une pente assez abrupte donnait une couleur presque noire à l'eau du canal. Mais le soir, avant que le soleil ne se cache derrière les arbres, la lumière y était plus claire. Au bout d'une ligne droite de quelques centaines de mètres, elle aperçut l'écluse du Moustoir. La maison servait de gîte et l'été, des familles cherchant le calme ou des retraités aimant la marche et la pêche donnaient un peu de vie à cet endroit où l'on ne pouvait accéder qu'en empruntant les rives du canal. Quand elle passa devant, elle sentit une odeur de grillades et entendit une voix de femme mettre en garde deux jeunes enfants qui s'approchaient trop près du barbecue. Scène habituelle des soirées estivales. Entre Le Moustoir et Boudrac'h, la vallée s'élargissait. Des prairies où broutaient tranquillement les vaches glissaient doucement vers l'eau. Du moins, c'était le cas jusqu'aux anciennes carrières du Rick. Au XIX^e siècle, elles avaient participé à la renommée de la région et à la fortune de James de Kerjégu qui avait également fait construire le château de Trévarez. A cet endroit l'eau devenait bleue malgré l'abandon des ardoisières et la végétation qui avait poussé. On devinait encore sur la pente schisteuse le chemin qu'empruntaient les ouvriers pour descendre sur la rive les ardoises qu'ils avaient taillées sur le lieu même de leur extraction et qui étaient ensuite transportées en aval jusqu'à Châteaulin et au-delà. Elle se rappella alors que son arrière grand-père avait été carrier ici et son grand-père aussi avant de devenir ouvrier agricole dans la ferme de Trévarez. Elle

ressentit alors ce lien familial qui l'unissait à ces paysages. A l'écluse de Boudrac'h, elle pouvait emprunter une route sur la droite qui menait aussi jusqu'à Châteauneuf. Mais elle préféra poursuivre sur le halage. Elle se souvenait que plus jeune, elle trouvait interminable la distance qui séparait cette écluse de celle de Bizernig. Mais aujourd'hui, elle savourait la lumière du soir atténuée par quelques nuages gris, les bruits des oiseaux, les virages que lui imposaient les méandres du canal. Elle vit au loin le promontoire sur lequel avait été bâti au Moyen-Age une petite forteresse de pierre qui avait donné son nom à Châteauneuf. Encore quelques minutes et elle serait arrivée. Elle avait un peu de retard mais se doutait qu'elle serait là avant Christian. Sur la maison éclusière de Bizernig, elle vit un panneau indiquant « A vendre ». Elle se demanda alors si l'école de pêche existait toujours. Vivre si près de l'eau, elle ne l'aurait pas voulu même si elle réalisait à ce moment là qu'elle aimait les rives de l'Aulne, *ar Ster Aon* comme l'appelaient les quelques Anciens qui parlaient encore breton.

Elle arriva devant l'Auberge du Pont. Quelques campings-cars étaient garés sur le petit parking et allaient probablement y passer la nuit pour profiter de la beauté du site. C'est vrai qu'avec le vieux pont fleuri de géranium, les ruines accrochées à la pente, les arbres d'un vert intense, cet endroit avait tout d'une carte postale. Elle se dirigea vers la terrasse et s'installa à une table. Le patron s'approcha et elle commanda une bière blanche. Elle vit alors la voiture de Christian qui se garait. Elle se dit qu'il avait fait un effort pour ne pas être trop en retard et pensa qu'il avait sans doute hâte de la voir. Elle était heureuse de pouvoir passer une soirée à bavarder avec lui comme avant, lorsqu'ils parlaient pendant des heures en imaginant ce que la vie leur réserverait.

« Salut, tu as déjà commandé ? »

Il l'embrassa comme s'ils s'étaient vu la veille mais son regard trahissait sa joie de la retrouver. Le serveur revint et servit la bière :

« Bonsoir Monsieur, qu'est-ce que je vous sers ? »

– La même chose. »

Un silence s'installa. Christian s'assit à côté d'elle. Ils regardaient tous les deux vers le canal.

« C'est vraiment beau ici. Je me le dis à chaque fois que je passe, dit-il.

– C'est vrai. Quand j'étais enfant, je ne m'en rendais pas compte. Comment vas-tu ? »

Christian lui parla de son travail, de ses parents. Tout allait bien pour lui visiblement. Il était toujours célibataire et ne semblait pas vraiment avoir envie que cette situation change. Elle en était d'ailleurs assez contente puisque, jusqu'à présent, chacune des filles avec qui il était sorti s'était montrée jalouse de leur amitié et Christian avait eu tendance à chaque fois à prendre un peu ses distances avant de la rappeler après chaque rupture.

« Et toi, tu es là jusqu'à quand ? »

– Je suis là et maintenant je reste, répondit-elle.

– Que veux-tu dire ? Tu as obtenu ta mutation ?, fit-il avec surprise.

– Pas vraiment. En fait, j'ai démissionné.

– Démissionné ? Mais pourquoi ?

– Je veux revenir vivre ici, dans la maison de Maman.»

Il ne répondit rien mais lui sourit. Elle comprit qu'il était heureux de cette décision. Elle repensa à la petite tache orange à la surface de l'eau et songea qu'elle avait retrouvé le fil. Ils passèrent ensuite toute la soirée à bavarder et à imaginer ce que la vie allait encore leur réserver.